JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Les archers

Dans le ciel bleu, mêlé de brouillard argentin,
Un blanc soleil de fête éclaire le matin.
Le bourg s'est réveillé sous sa pure caresse.
Avril tout ébloui chante sa jeune ivresse.
Les maisonnettes ont rafraîchi leurs couleurs ;
Le village est en fête et le Printemps en fleurs,
Tous les deux ils ont mis leur robe la plus tendre.
Les enfants, les oiseaux se font partout entendre ;
Tout sourit et bourdonne autour du seuil joyeux,
Et la haie a des voix et la haie a des yeux.
Les pommiers embaumés où l'abeille butine,
La neigeuse viorne et la rose églantine
Bruissent, et le bois, à peine recouvert
D'un feuillage naissant comme d'un brouillard vert,
Laisse encor deviner le fin réseau des branches
Et les germes lustrés des nouvelles pervenches ;
Il prête aux rossignols, pour leurs chants et leurs nids,
L'abri sonore et doux des rameaux rajeunis.

La plaine en herbe vive et mouillée aux rosées,
Emperlant les blés verts de gouttes irisées,
N'entend plus l'âpre cri qui commande au labour :
Elle frémit au son du fifre et du tambour,
A tous les gais échos de la rustique fête.
Et l'invité, là-bas, aperçoit du chemin,
Comme un bras qui l'appelle et qui lui tend la main,
Le drapeau s'agitant et battant les ardoises,
Entre un mât de cocagne et deux cibles chinoises.
C'est la fête ! A travers les plantureux vergers,
Par les sentiers fleuris, viennent les étrangers.
Aux pentes des talus, vivantes avalanches,
S'écroulent des essaims de grandes filles blanches,

Du plaisir plein les yeux, du soleil plein le cœur :
Quelque gars les poursuit, et leur rire moqueur,
Sous l'effluve enivrant des sèves qui les gagne,
Comme un grelot d'argent tinte par la campagne.
Ils arrivent aussi, les chariots couverts,
Bondés de monde : aïeux aux fronts chargés d'hivers,
Jeunes godelureaux, fillettes et marmaille
S'y pressent, mi-perdus dans un fouillis de paille.
La lourde charge va très lentement, au pas,
Roulant clopin-clopant, car le beau temps n'a pas
Suffisamment encor aplani les ornières.

Et l'on entend siffler et claquer les lanières
Des fouets que crânement brandissent les porchers
Sur leur troupeau pesant qui grogne. Les archers
Des villages voisins viennent en confréries,
Enseigne déployée aux riches broderies
Où Saint-Sébastien, des flèches dans le flanc,
Flotte et déforme au gré des plis son corps sanglant,
Tandis que des bourreaux, d'un barbare rivage,
Tendent vers le martyr leurs grands arcs de sauvage.
Ils marchent en colonne et leur bruyant tambour
Éveille des échos sonores dans le bourg ;
Et bientôt, sur les murs du village, se montre,
Par instants, un drapeau venant à leur rencontre,
Précédé par la bande ardente des gamins.
Des deux parts, les archers se sont serré les mains.
Alors, tambours battants, repart leur long cortège
Sous les pommiers en fleurs qui vibrent, dont la neige
Laisse tomber sur lui ses flocons odorants.
Jusqu'au milieu du bourg, il marche par deux rangs,
Et quoique différents d'humeur, d'âge et de taille,
Ainsi que des guerriers qui vont à la bataille,
Tous sont fiers, le front haut, les yeux fixes et droits.

Vis-à-vis du clocher où l'on voit, sur sa croix,
Le beau coq redoré dans le soleil reluire,

Est la place des jeux, et l'on entend bruire
La rumeur de sa foule où se mêlent les tons
Des instruments, jouets, trompettes, mirlitons,
Flûtes de Pan, tambours, tous criards à merveille,
Dont les gamins, longtemps, vont irriter l'oreille
Des parents ahuris, — l'enfance est sans pitié. —
Cet enragé concert est encore égayé
Par les cris des forains enroués et grotesques,
Ici montrant la femme aux membres gigantesques
Qu'un tableau représente exhibant son mollet,
Là, la femme de mer, et plus loin l'agnelet
A deux têtes. Enfin s'alignent les boutiques
Étalant un fouillis de merveilles rustiques
Vieilles comme le monde et toujours en faveur,
Où l'enfant pauvre jette un long regard rêveur,
Vains objets rapportant un misérable lucre :
Pains d'épices, flacons remplis de pois de sucre,
Informes objets d'art, coqs en verre filé,
Polichinelles plats au corps articulé,
Boîtes en bois d'où sort le diable qu'on y rentre,
Et forgerons sans bras, le marteau dans le ventre.
Et le monde joyeux va, vient, se perd, ressort,
Et, par groupes, circule, et le pitre se tord,
Et l'arlequin brandit sa latte sur les planches
Près d'Hercule en maillot, les deux poings sur les hanches.

Mais voici qu'au milieu des rires, par moment,
Éclatait tout à coup un sourd mugissement ;
Et les yeux se tournaient vers l'enseigne flétrie,
Toile immense annonçant une ménagerie.

Au dehors, étalé sur le tréteau banal
Qui s'éclairait le soir d'un résineux fanal,
Ce tableau dont les bords s'effilochaient en franges
Éveillait dans l'esprit des mystères étranges.
D'abord on y voyait un tigre furibond,
D'un tronc d'arbre inconnu, s'élancer, d'un seul bond,

Sur un homme hagard qu'il mordait à la gorge.
Tel qu'un rapide jet d'étincelles de forge,
Le sang rouge aussitôt sous la dent jaillissait.
Un bois mystérieux, derrière, s'enfonçait,
Plein de monstres béants, de reptiles immondes
Traînant, sur leurs pieds tors, leurs carapaces rondes
Ou leur cuirasse longue aux mille écailles d'or :
Lézard, python, boa, tortue, alligator ;
Tous hideux de couleur, d'attitude et de forme.
Au fond, un éléphant dressait sa trompe énorme
Parmi les frondaisons vierges des pays chauds.

Or, tout nouvellement recrépis à la chaux,
Les murs d'un cabaret dont les persiennes vertes,
A la fête, au soleil, se sont toutes ouvertes,
Répercutant, parmi le froid azur de l'air,
Inondés de blancheur, le rayon le plus clair,
Dressent un grand carré d'aveuglante lumière,
Immobile, au milieu de cette fourmilière.
C'est vers ce cabaret, le plus beau de l'endroit,
Que nos bruyants archers se dirigent, tout droit.

En colonne serrée, ils traversent la foule
Qui se déplace avec un mouvement de houle,
Et se perdent bientôt dans le brun corridor.
Les voici dans la salle où la bière, à flots d'or,
De la pompe plongeant du comptoir à la tonne,
Coule et remplit les brocs que l'écume couronne.
Ils sont debout, tandis qu'un dernier roulement
Des tambours retentit plus furieusement,
Ébranlant la maison, faisant grincer les vitres
Et trembler des rayons à l'étain clair des litres.
Puis les servantes vont, vives (elles sont trois),
Offrir la bière à tous, commençant par les rois.
Dans toute confrérie, honneur que l'on recherche,
Chaque année, au printemps, le vainqueur de la perche,
Celui qui d'un coup sûr fait voler en éclats

L’oiseau de bois vissé sur le haut échalas,
Devient roi des archers, et, comme le plus digne,
Dans les combats, il porte un glorieux insigne :
C’est un large collier de soie au ton changeant,
Tiré sur la poitrine où pend un coq d’argent,
Tandis que des rubans divers de couleurs vives
Retombent sur le dos et flottent.
Les convives
Sont choisis, car chacun, pour fêter ses amis,
A bien recommandé que leur couvert fût mis,
Et le lard succulent mitonne dans la soupe.

Les confrères Archers s’en vont groupe par groupe.
A ce soir le combat ! Les carquois, les arcs durs
Et les tambours muets sont suspendus aux murs,
Et, pour voir s’éloigner la vaillante cohorte,
Les servantes debout se tiennent à la porte.

Or, au bras d’un ami, Bruno nous apparaît
Au nombre des archers sortant du cabaret.
Il porte le collier, étant roi. Le jeune homme
Qu’il emmène revêt même insigne, il se nomme
Duchêne, et c’est le roi des archers du Ravin.

Au manoir grande fête ! On va boire du vin ;
Oui, du vin ! Rien n’étonne en ce temps de merveilles
Hier Jeanne en est allée acheter trois bouteilles.
La vieille Angèle a dit d’en garder le secret ;
Car, bien que ce ne soit qu’un petit vin clairet,
Ce luxe est interdit à qui n’a pas l’aisance
Et pourrait bien servir d’arme à la médisance.
Certes, l’ombre d’Étienne en a dû tressaillir,
D’autant que le manoir parait s’enorgueillir :
Un beau géranium au pignon clair s’allume ;
La nappe blanche est mise, et la cuisine fume.
« Cela ne peut durer, » dit Thomas.
Les deux gars
Sont entrés par la porte ouvrant sur les hangars

Autrefois pleins de blés et d'outils, pour lors vides.
Aussitôt les canards, tendant leurs cous avides,
Font au jeune étranger le plus bruyant accueil.
Jeanne est éblouissante au soleil, sur le seuil,
Un éclair de plaisir brille sous sa paupière,
Et l'ambre de son teint semble fait de lumière.
Elle s'avance et tend ses franches mains aux rois.

Entre ces murs encore humides, aux parois
Dont la mousse verdit la brique monotone,
Le printemps a gardé la couleur de l'automne,
Car, le pied toujours noir du fumier de ses brous,
Le noyer paresseux ouvre des bourgeons roux,
Et l'aune languissant à grand'peine s'efforce,
Plein de rouille, à pousser ses feuilles de l'écorce.
Point d'abeille qui passe en quête de son miel.
Seul, le frais tournesol verdoie, et le beau ciel
Reluit sur la volaille au joyeux tintamarre
Et met son bleu sourire aux fanges de la mare.

Enfarinée avec de la pâte au sourcil,
Entrebâillant un peu la porte du fournil,
Allumée et confuse, à la main une pelle,
Souriante se montre alors la bonne Angèle.
Elle veille au chef-d'œuvre en cuisson dans le four.
La vieille femme aussi s'oublie. En ce beau jour
Il faut bien que son cœur un instant se départe
De son deuil. Elle a fait de ses mains une tarte
Pour ses enfants aimés : mais elle n'ira pas,
La pauvre âme, s'asseoir à leur joyeux repas :
Car le plus grand plaisir qu'Angèle encor connaisse,
C'est d'entendre de loin tes rires, ô jeunesse !
Et puis, de temps en temps, il faut avoir les yeux
Sur le contrebandier qui vit toujours. Le vieux,
Immobile, idiot et muet, s'éternise,
Si maigre, que la mort sur lui n'a plus de prise.

Cependant le clocher au timbre solennel
Vient de sonner trois coups, et, battant le rappel,
Les tambours de nouveau résonnent dans la rue.
Par bande traversant la foule encore accrue,
Les confrères Archers se rendent au combat.
Après le gai dîner, le cœur vaillamment bat :
Ils marchent droits et fiers, se sentant invincibles.
Aux deux bouts, dans la cour du cabaret, deux cibles
Distantes de vingt pas et qu'on nomme berceaux
Se dressent. Les tilleuls recourbés en arceaux,
De leur toit verdoyant, couvrent la longue arène.
Le but est un bâton pointu, d'orme ou de frêne,
Un collet rose ou bleu s'arrondit alentour.

Voici que les Archers sont entrés dans la cour.
Ils ont tous leur bon arc au bois dur, de deux pièces,
Dont on a savamment marié les espèces,
Et la flèche légère aux trois pennes d'oiseaux.
C'est d'un pas résolu qu'ils vont vers les berceaux.
Le tambour roule, et c'est le Ravin qui commence :
Honneur au roi ! Duchêne avec calme s'avance.
Il porte dignement le royal attribut.
D'un œil sûr de son coup, il a visé le but
Et, droit, il bande l'arc et sa pose est superbe.
Dans le silence, vole un sifflement acerbe
Tout aussitôt suivi d'un bruit rapide et sec ;
Et la flèche a frappé, de sa corne, le bec
De la cible, au milieu d'un grand cri d'allégresse.
Bravo ! bravo, Duchêne ! On l'entoure, on le presse ;
Vingt bras, l'ayant saisi, l'emportent au comptoir
Où la bière à longs flots coule, et, sans s'émouvoir,
Insensible au triomphe aussi bien qu'à la crainte,
Duchêne, d'un seul trait, vide une large pinte.
Car ce gars, bon archer, est aussi beau buveur !

Le cabaret est plein, et son âcre saveur
Vous saisit à la gorge, et la lourde fumée,
Dans un nuage errant, flotte, cent fois humée,
Étouffant un épais vacarme de cent voix.
Trente pipes au moins dégagent, à la fois,
Une pesante brume où des spirales bleues
Montent vers le plafond, traînant de frêles queues,
Chimères que transforme un léger frisson d'air,
Puis retombent au gouffre ardent d'un rayon clair
Qui flamboie, au hasard, sur la mèche caduque
D'un vieux crâne branlant ou sur l'exquise nuque
D'une brune servante alerte, au pied mignon,
Qui passe et disparaît, un mouchoir au chignon,
Silhouette furtive aussitôt reconnue.

Jeanne servante ! Oui, la fillette est venue
Ici sans hésiter et sans craindre d'affront,
Car servir son égal n'abaisse point le front.
Pour ce soir, seulement, elle prête assistance
Aux gens du cabaret. Pourtant à sa prestance,
A l'air simple et tranquille à sa tâche apporté,
A son adresse souple, à sa célérité,
On croit qu'elle n'a point eu d'autre accoutumance.
Maîtresse dans un art qu'à peine elle commence,
On la voit se glisser parmi les rustres lourds,
Après elle entraînant l'air en tourbillons sourds,
Dans une main le broc, le plat d'étain dans l'autre,
Du coude repoussant un trop folâtre apôtre,
Jetant un rire clair aux assauts innocents,
Et se multiplier partout, dans tous les sens,
Servante par les bras, reine par le prestige,
Débrouillant aussitôt les comptes en litige,
Et, dans ce bruit de ruche où des sons amortis
Font une basse grave à d'aigus cliquetis,
Venir, se retourner, ici frotter la table,
Là strier à la craie un noir tableau comptable,
Tout en portant ailleurs son regard ravissant ;

Aller, pirouetter, reculant, avançant,
Prêter au moindre appel une oreille attentive,
Voyant tout, l'œil distrait, si légère et si vive,
Dans l'élan spontané de ses multiples soins,
Que véritablement on croit, aux quatre coins,
Sous les flots du brouillard plus ou moins diaphanes,
Voir, presque au même instant, éclore quatre Jeannes.

Le public est ici très divers. Les fermiers,
Les ménagers, les gens d'état, les briquetiers,
Le rude forgeron, l'ouvrier de la terre
S'y trouvent confondus, et, riche ou prolétaire,
Rentier au teint vermeil et pâle tisserand,
Tous dans le cabaret tiennent le même rang.
Tous ont les mêmes droits. La main calleuse y serre
Souvent la main polie, et l'étreinte est sincère.
Le mérite ayant seul toute priorité,
Telle règne, en ce bourg, la vraie égalité.
Le village a deux mots très crânes pour devise :
« Pauvre et fier. » Cependant, un parti le divise,
Contre un maire honnête homme inventant des griefs.
Ce parti met Thomas en tête de ses chefs.
Thomas que le bonheur du prochain exaspère,
Avare et libertin, est digne de son père.
On a vu ce dernier, jadis, mauvais chrétien,
S'éloigner lâchement et laisser, comme un chien,
Étienne agoniser dans un marais humide.
Thomas a l'air naïf : sa bassesse est timide
Près du riche ; il est lâche aussi bien qu'insolent
Et, pour l'inférieur, haineux et violent.
Est-ce un reflet de fête ? A cette heure, il présente
Une mine adoucie, une allure plaisante.
L'insulteur vient d'entrer, bon enfant. Un éclair
Étrange, tout à coup, reluit dans son œil clair,
Horrible et caressant, et va foudroyer Jeanne.
Sous l'ardeur du regard brutal qui la profane,
Elle a pâli ; le sang afflue au cœur troublé.

Dans son plateau d'étain les verres ont tremblé.
Où qu'elle aille, elle sent que ce regard infâme
La suit, l'enveloppant de l'odieuse flamme
D'un enfer inconnu qui veut la dévorer.
— Qu'a donc Jeanne ? dit-on, en la voyant errer
Au hasard… Un frisson glacial la pénètre…
Elle a peur… Elle veut réagir… tout son être
Tremble. Plus pâle encore, elle va brusquement,
Puis s'arrête, incertaine, et heurte, à tout moment,
D'un genou frémissant, les chaises et les tables.
O courage, ô vigueur qui semblaient indomptables !
Thomas est sans pitié ; c'est en vain que l'enfant
Tremble de plus en plus sous son œil triomphant ;
Thomas, qui se méprend sur le sens d'un tel trouble,
Aiguise, à ce beau feu, son ardeur qui redouble.
L'effroyable rustaud ! s'il n'était odieux,
Sa face enluminée et ses airs radieux
Pourraient prêter à rire. Et, lentement, il fume,
En parfait connaisseur, une pipe d'écume
A laquelle s'adapte un fémur de héron.
Il porte un jabot neuf, sortant d'un frac marron.

Dans la cour, le combat se poursuit et s'anime.
Duchêne, toujours calme, en vrai roi magnanime,
Au bruit de la mêlée, appelle chaque archer
Que souvent dans la salle il faut venir chercher.
Il a vu sans dépit sa flèche démontée
Par un des siens : d'ailleurs elle était rejetée,
Effet du contre-coup, à deux lignes du but.
Un jeune Ravinois, tireur à son début,
Y colla tout le long sa flèche, et, dans l'ivresse,
Verre sur verre il boit pour fêter son adresse.
Le Ravin plein d'espoir, ayant un fier berceau,
Détend ses arcs qui, tous, sont remis en faisceau.

Aux nôtres ! le tambour à l'instant les rassemble.
Déjà le roi s'apprête. O Bruno, ta main tremble !...
Je t'ai vu bander l'arc avec plus de vigueur !
Qui donc sera vaillant, si tu manques de cœur ?
Son œil s'éclaire... et l'arc se détend, et la flèche
Frappe le but, le fend et vibre dans la brèche.
Bruno, vainqueur, s'élance. Ainsi qu'un cimier blond,
Ses cheveux d'or, au vent, se dressent sur son front.
Il brandit dans les airs son arc au bois flexible.
Tous le suivent de près et courent vers la cible.
Et leur clameur ressemble aux clameurs des enfants ;
Ils arrachent le but qu'ils lèvent, triomphants.

Dans son cœur, Bruno sent une autre joie éclore.
Il songe que, bientôt, sa Jeanne qu'il adore
Va le voir triompher aux bras de ses amis.
Son cœur bat, réveillant des rêves endormis...

« Vive Bruno, le roi ! » Le groupe qui l'apporte
Du cabaret à peine avait poussé la porte
Où pénètrent d'abord les cris victorieux,
Que Bruno se débat et bondit furieux.
Il a vu, tout à coup, sur l'angélique femme
Une brutale main tenter un geste infâme.
Vainement les archers veulent le retenir,
A dompter l'ouragan qui pourrait parvenir ?
Bousculant tout, objets et gens, sur son passage,
Dans un bond de lion, il frappe, en plein visage,
Un gros homme tranquille et qui, tout ahuri,
Se dérobe, cherchant sous la table un abri,
Et dont la face rouge à l'instant devient blême.

Thomas n'a pas d'ami ; personne ici ne l'aime,
Mais sa horde l'entoure et certains Ravinois
Sont venus s'y mêler, mécontents et sournois.
Leur bande, sur Bruno, s'est ruée et l'accable
D'une grêle de coups, tandis que, de sa table,
Se relève Thomas hideux. Un pot d'étain,

Saisi je ne sais où, brille à sa lâche main.
Il fait tourbillonner ce poids lourd et le lance
Sur Bruno que l'on foule à terre sans défense.
Rien qu'un éclair, un cri, tant le bandit est prompt !
Le pot d'étain reluit, vole et frappe le front
De Bruno, dont le sang pur et rouge ruisselle.
« On assomme le roi ! » Ce cri fut l'étincelle
Qui fait sauter la poudre. Une immense clameur
Se lève et va glacer la fête de stupeur.
C'est une explosion formidable de rage
Tantôt hurlant, tantôt grondant comme l'orage.
La bataille devient générale, et, partout,
Comme dans une cuve infernale qui bout,
Roulant dans la poussière où s'écroulent les tables,
C'est un flux et reflux de chocs épouvantables :
Grappes d'hommes râlant des sanglots étranglés,
S'écrasant sur des tas de corps amoncelés ;
Informe et noir chaos où surgissent des têtes,
Naguère souriant du sourire des fêtes,
Qui, pâles maintenant, allument des regards
Tout injectés de haine, effarements hagards ;
Où l'angoisse halète, où, sans air, sans issue,
Geint et claque des dents l'épouvante bossue,
Où redoublent, après des apaisements courts,
L'horrible bruit des coups, les heurts des crânes sourds.
A travers la fumée épaisse comme un voile,
Parfois un verre siffle et court, rapide étoile,
S'écraser contre un mur et jaillit en éclats.

Jeanne est évanouie, et la pauvrette, hélas !
S'affaisse sur Bruno que ses sens abandonnent.

Dans la cour, cependant, des cris affreux résonnent :
« Ils ont tué le nôtre, à mort, à mort leur roi ! »
Là, Duchêne, acculé, regardait, sans effroi,
Des furieux dardant sur lui leurs yeux de flamme ;
— Car la peur fut toujours inconnue à son âme.
Simplement il répond : « Vous me tûrez, et puis… ? »
Tout à coup on s'écrie : « Au puits, au puits, au puits ! »
On le saisit ; il jette un seul mot qui flagelle :
« Les lâches ! » Le voici déjà sur la margelle,
Et l'on criait toujours : « A mort ! vengeance ! à mort ! »
Mais lui, se raidissant dans un suprême effort,
Se dresse, de ses bras, se cramponne à la chaîne
Et dit : « Vous ignorez, assassins, que du chêne
Ne pourrit pas dans l'eau ! »

Ces hommes, à ces mots,
Devant un tel sang-froid, un si ferme à-propos,
Se sentent désarmés, le remords les atterre.
Ayant, tout doucement, remis Duchêne à terre,
Ils se sauvent, tandis que, dans le cabaret,
— O tranquille puissance ! ô prestige secret ! —
Un homme est survenu qui, soudain, a fait taire
Les fureurs, écoutez : « Vive monsieur le maire ! »